

Préface de Jacques Nassif

à la traduction portugaise de

***Preguntas de la fobia y de la melancolía*, de Ricardo Diaz Romero**

Le petit livre que l'on va ouvrir donne aux futurs analystes, quelles que soient leur terre ou leur langue, des raisons d'espérer : il démontre, s'il en était besoin, que la psychanalyse n'est pas un arbre sur lequel les généalogies pourraient être attestées par la transmission de je ne sais quels anneaux de la légitimité.

Je sais bien que le modèle de l'arbre a encore de beaux jours devant lui. Mais l'on ne m'empêchera pas de penser que sur son tronc, et même sur ses branches majeures, pas mal de bois mort empêche la sève de passer et d'aboutir aux branches les plus jeunes.

En revanche l'écrit (voire ce texte intermédiaire entre l'oral et l'écrit qu'est le Séminaire de Lacan), en tant qu'il lui est loisible de passer les frontières et de rapprocher les époques, peut devenir le lieu d'une rencontre avec l'exigence de savoir qui va de pair chez l'analyste avec le fait de donner raison aux symptômes qu'on lui soumet et devant lesquels il ne peut se dérober, surtout quand il lui faut s'affronter à ce symptôme incontournable qu'est l'éclosion et la perpétuation d'une névrose de transfert, apparemment sans fin assignable.

C'est à une telle rencontre que vous allez pouvoir assister. Et il est juste que son récit revienne à présent à la langue de ceux à qui ce texte a été pour la première fois adressé : au colloque de Récife, en 1994. Ils pourront d'autant mieux apprécier l'effort d'écriture de son auteur, qui reste clair et lisible, alors même qu'il nous introduit aux arcanes les plus complexes de l'élaboration lacanienne.

Les instruments conceptuels dont il se sert ne sont pourtant vraiment pas superflus, étant donnée la difficulté à laquelle je fais allusion avec ces fins d'analyse impossibles. Dans son introduction, R. D.-R. en parle avec pudeur, se référant à son « cartel autour de la fin de l'analyse ». Il ne dit peut-être pas assez clairement que son intuition centrale, qui l'amène à

mettre en relation phobie et mélancolie, concerne moins ces entités cliniques rencontrées avant l'analyse ¹, que des symptômes néo-analytiques qui atteignent quelqu'un à la fin de son analyse, quand il est plus directement confronté à la nécessité de perdre (ou à la peur de perdre) un objet spécifique dont son analyste a incarné la fonction, et qui est l'objet a.

On aura donc tout intérêt à suivre attentivement le chemin qu'emprunte pour commencer R. D.-R., celui de l'élaboration par Lacan de ce qui structure la division subjective entre « *percipiens* » et « *perceptum* », puis des différents degrés de cette division, qu'elle se présente sous les espèces de « l'hétérogène » ou du « non-homogène », enfin de ce qui motive le choix de l'objet regard, qu'il s'agisse justement de sa présence ou de son absence, pour présenter l'émergence de ce non-homogène.

On pourrait ici accuser R. D.-R. de paraphrase, péché auquel ne peuvent pourtant que succomber la plupart des commentateurs du Séminaire, en l'absence d'un texte signé. Mais il s'agit bien plutôt d'une réappropriation. Car si cet essai ne me donne vraiment pas l'impression d'annoncer la vulgate, c'est parce qu'il passe sans crier gare de la reconstruction la plus minutieuse de tel ou tel point de l'avancée lacanienne, à l'anecdote la plus personnelle ou à l'aperçu clinique d'une vérité indubitable. De toutes les façons, la pensée du maître n'est pas ici noyée dans le bouillon incolore et fade d'un ressassement, mais retracée avec fidélité, chaque citation venant prendre place dans un contexte qui n'est jamais méconnu.

Il est émouvant de voir que R. D.-R. ne manque pas à maintes reprises de solliciter la patience du lecteur, de s'excuser du caractère abstrait, voire abstrus de certains développements « qui donnent parfois l'impression de n'avoir rien à faire avec la psychanalyse ». C'est qu'il a pris le risque d'inverser l'ordre des raisons effectif, en proposant, avant la confrontation avec les problèmes de la clinique, ce qui peut donner l'impression d'être une grille qu'il suffirait d'appliquer sur eux pour y voir clair.

Il n'en est justement pas ainsi. Il ne s'agit que d'un artifice d'exposition, que R. D.-R. s'efforce précisément de rompre, en entrelardant l'enchaînement des concepts qui rendent compréhensible la division subjective entre la vue et le regard, avec des anecdotes et des aperçus cliniques : celui où il se sent regardé dans sa chambre d'hôtel, alors qu'il ne s'agit que du reflet fugitif du soleil sur le pare-brise des voitures passant de l'autre côté du fleuve sur lequel donne sa fenêtre, est spécialement illustratif. Ainsi la lecture de Lacan ne devient possible, ou je dirais même que son texte ne devient compréhensible, que dans la mesure où un psychanalyste y a recours en fonction des questions posées par l'expérience elle-même.

1. Je fais remarquer en passant que, dans la clinique psychiatrique, la phobie est généralement couplée avec l'obsession, de même que la mélancolie fait couple avec la manie, de telle sorte qu'il ne viendrait pas à l'idée, si l'on ne prend pas l'objet articulé comme a pour pivot, de mettre ensemble ces deux entités.

De telle sorte qu'il est rare, et c'est une réussite, que la lecture préalable du Séminaire soit présentée comme une condition pour comprendre ce qui est proposé. Ce n'est le cas (dans le chap. I de la 2^e partie) que lorsqu'il s'agit de vérifier si le pari de Lacan concernant la mise en formules des différents moments constitutants de la phobie du Petit Hans tient la route aujourd'hui. Le lecteur en jugera par lui-même, et corroborera ou non l'impression de forçage que me donne cette mise en formules, en même temps qu'elle procure, il est vrai, un sentiment de liberté : celle que permet le calcul, une fois les lettres alignées et les opérations indiquées.

Mais il s'en faut de beaucoup que le Séminaire soit le seul implicite du texte. Il est souvent fait allusion – et cette allusion vous laisse un peu sur votre faim – à un travail en cartel ou à des discussions institutionnelles, qui ont manifestement amorcé et relancé le travail.

Or un livre de psychanalyse ne devrait-il pas être structurellement écrit à plusieurs voix? Ne devrait-il pas toujours entrelacer au moins trois fils : 1. celui du discours analysant (constamment présent ici, mais comme une cause absente, on peut le déplorer); 2. celui qui anime l'écoute de l'analyste (dont la voix se fait ici entendre, et avec bonheur); 3. celui enfin qui exprime l'adresse de cet analyste au tiers de la théorie avec laquelle il est en dialogue et qu'incarnent tout autant ses compagnons de travail que les noms de Freud et de Lacan? On peut dans ce livre percevoir au moins l'ébauche de ce tressage en différents points de son parcours, ce qui suffirait à mes yeux à en signaler l'intérêt : celui d'un style.

Mais son intérêt principal réside surtout dans les intuitions de clinique analytique qu'il développe dans les trente dernières pages du livre et qui me paraissent proposer à l'investigation un champ vraiment neuf, dans la mesure en tout cas où les hypothèses théoriques ici proposées ont immédiatement des conséquences pour ce qui est du maniement des cures.

Il en est, en effet, immédiatement ainsi pour peu qu'on veuille bien considérer que la phobie peut présenter les arêtes d'une structure dans ces cas où l'objet « ne laisse aucun accès vers le temps pour comprendre », dans la mesure où il ne parvient pas à s'insérer dans la chaîne comme un signifiant et où fait donc défaut la possibilité qu'a ordinairement le discours de projeter entre le monde et son sujet cet écran grâce auquel il peut faire passer le regard dans le champ du perçu.

Comme une telle mise en écran fait fondamentalement défaut dans ces cas de phobie, le sujet ne peut que s'absenter, s'évanouir, disparaître, s'il n'est pas parvenu à tisser autour de l'objet qui ainsi le menace, une toile qui vient remplacer l'écran projectif et qui est constituée par toute une série d'énoncés moraux ou normatifs extrêmement durs et contraignants. De tels énoncés ne sont pas négociables, parce qu'ils ne sont pas symbolisés. Ils ne servent qu'à une chose : rendre présente la présence, faire percevoir le perçu, se situant ainsi entre le sujet et le monde.

Il en découle bien évidemment que l'analyste, comme le lui conseille à juste titre R. D.-R., ne devrait pas s'aventurer à toucher à ces énoncés, en cherchant à les interpréter. Tout ce qu'il lui reste à faire, c'est de donner voix à cette présence, en entrant petit à petit dans la connivence de tous ces éléments qui forment la combinatoire sur laquelle est bâtie cette toile, afin de suppléer par son écoute l'absence d'écran projectif, sans se risquer, donc, à interpréter, au sens de chercher à substituer.

Il doit s'apercevoir, n'est-ce pas, que cette substitution serait tout aussi arbitraire qu'inefficace; et de toutes les façons il ne pourrait alors s'arrêter et devrait bien admettre que ce serait la toile entière qui serait à remplacer, puisque chacun de ses éléments n'est placé là que par correspondance avec tous les autres dans une combinatoire en elle-même asymbolique.

L'analyste devient donc, et par l'écoute qui fait entendre sa voix sur fond de silence et par le regard stable que projettent les objets muets de son praticable, celui qui peut tenir lieu d'écran pour que du perçu existe, sans que celui-ci mette radicalement en cause le sujet percevant. Donc, pas de substitution possible de l'objet phobique, mais la présentification d'une combinatoire.

On voit ainsi à quel point la théorie peut avoir des conséquences pratiques inestimables. Mais c'est encore davantage le cas dans les trois derniers chapitres concernant la mélancolie, à propos de laquelle, j'y insiste à nouveau, il faut se rappeler que, toutes structures confondues, il pourrait bien s'agir sous cette appellation d'une étape presque obligée à la fin d'une analyse.

Cette fois, ce n'est pas la lecture lacanienne qui est d'abord retracée, comme c'était le cas pour la phobie, mais la freudienne; et ce n'est pas dans le domaine des peintres que R. D.-R. va chercher comme pour la phobie son inspiration, avec François Rouan pour guide, mais dans celui de la rhétorique et du théâtre, avec Walter Benjamin et son livre sur le « *Trauerspiel* » allemand.

La découverte que nous invite à partager R. D.-R., et qui m'a paru tout à fait probante, pourrait se résumer en ces termes : les sujets qui réagissent au retour de la perte par une mélancolie plutôt que par un deuil ont recours à l'allégorie, une figure dans laquelle, encore une fois, rien ne sert de recourir à la substitution, puisque c'est précisément cela que ce trope contourne pour le vider de tout sens, alors même que la scène allégorique peut remplir d'une joie contemplative celui qui la produit, parce qu'elle donne à son monde consistance et stabilité. Qu'on pense, par exemple à l'albatros tué de *La prose du vieux marin* de Wordsworth, allégorie réussie s'il en est, puisqu'elle va jusqu'à conter ce qui permet d'en sortir, à savoir : la reconnaissance (et l'évacuation) d'une métaphore.

De même que la phobie n'est pas tout à fait une névrose, la mélancolie ne saurait être considérée comme une psychose, même si elle oppose à la méthode freudienne des obstacles redoutables et souvent désespérants. Il s'agit pour R. D.-R. de faire de ces obstacles des indices permettant de mettre en place dans l'analyse un dispositif qui confère à l'analyste une place précise : celle d'un « aveugle agaçant » qui demanderait au théâtre qu'on lui décrive un spectacle

qu'il ne peut pas voir, et qui ne sera justement pas celui de la mort elle-même par suicide, une issue qui n'est jamais à exclure dans ces cas, mais qu'un tel dispositif peut au moins permettre de différer, alors que la position du « témoin muet », à laquelle vous contraind le mélancolique, si l'on n'y prend pas garde, pourrait la favoriser.

Il s'agit ainsi de rompre avec la délectation morose que procurent au mélancolique ses mises en scène dépréciatives, par le fait même de l'inciter à les donner à voir à un tiers qui ne saurait les percevoir, donnant ainsi à l'analysant, même si c'est encore en paroles, la fonction d'un montreur, de telle sorte que ce soit à nouveau l'objet a regard qui parvienne à réorganiser le monde. Mais le plus intéressant reste alors à constater : le monde ainsi décrit ne se déploie pas pour reproduire une perspective qui donne profondeur et distance, mais comme une vision géométrale, dans laquelle les proportions sont conservées, comme dans les anamorphoses, si courantes à la grande époque de la Mélancolie, c'est-à-dire, à l'âge baroque.

Une limite de taille est cependant rencontrée, celle d'avoir alors à supporter le message vraiment moralisateur et toujours édifiant qui se dégage de ces constructions. Un analyste doit-il s'y soustraire ou se montrer, au contraire, indulgent à leur égard? Peut-il finalement échapper au dégoût que pourraient vraiment lui inspirer de pareilles tentatives, si ingénieuses soient-elles sur le plan de leur géométrie formelle, alors qu'elles cherchent, bien platement pour ce qui est de leur sens, à rétablir quelque chose d'un idéal défaillant, voire d'une idéologie qui tient un peu le coup par ces temps où se donne à constater leur faillite généralisée?

Bref, un analyste peut-il tenir la promesse de rester aveugle et se contenter d'être déjà suffisamment rassuré quand il voit les mathématiques à l'œuvre dans l'espace d'une allégorie? Et si la psychanalyse elle-même, comme le pensait Th. Mann, était une pratique mélancolique? Le mélancolique ne venant ainsi rien faire d'autre que révéler à l'analyste lui-même son point aveugle de mélancolie inanalysée?

On le voit, c'est à ces confins un peu vertigineux que le livre de R. D.-R. nous fait parvenir, pour s'être intéressé aux marges mêmes de l'action analytique ou à ces points de fuite que sont la phobie et la mélancolie pour la pratique de l'association libre, à des titres différents mais complémentaires.

Car vient un moment où la présence équivaut à l'absence, où l'intérieur rejoint l'extérieur et où, pour finir, on peut se demander si tout l'effort lacanien d'invention de l'objet a n'est pas destiné à permettre de sortir des impasses que Freud avait rencontrées avec la « projection », le plus fondamental de ses mécanismes de défense.

C'est du moins l'hypothèse qui peut venir à l'esprit, une fois fermé cet essai; je la laisse donc au lecteur comme un viatique, en lui souhaitant bonne route.